

Une vieille romance...

Autor(en): **Jean**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le nouveau conteur vaudois et romand**

Band (Jahr): **84 (1957)**

Heft 10

PDF erstellt am: **29.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-230522>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



Une vieille romance

par JEAN DES SAPINS

Il y a un peu plus d'un demi-siècle, Alfred Cérésole publia, sous ce titre « Une vieille romance », un article dans le Foyer romand, où il fait part de ses recherches concernant l'origine de cette chanson populaire :

*« Il pleut, il pleut, bergère
Presse tes blancs moutons. »*

C'est un poète français du 18^e siècle, Fabre d'Eglantine, qui en est l'auteur, et celui qui composa la musique se nommait Simon. Si l'on ne sait rien de ce dernier, on connaît cependant l'histoire et la fin tragique du poète Philippe Fabre (dit d'Eglantine). Né à Carcassonne en 1750, il mourut sur l'échafaut en 1794 en compagnie de Danton et de Camille Desmoulins. En allant au supplice, ils chantaient ce couplet composé par Fabre :

*Nous sommes menés au trépas
Par quantité de scélérats,
C'est ce qui nous désole.
Mais bientôt le moment viendra
Où chacun d'eux y passera,
C'est ce qui nous console.*

Les œuvres de Fabre d'Eglantine ont été réunies en deux volumes au cours de l'année 1802. Fabre est également l'auteur d'un certain nombre de pièces de théâtre, contes, épîtres et satires. Il accueillit la Révolution avec enthousiasme et fut broyé par elle. C'est à lui que l'on doit le calendrier républicain avec les dénominations de mois connues

sous les noms de « nivôse, pluviôse, ventôse, germinal, floréal, prairial, etc. ». La vieille romance dont il est l'auteur comprend six strophes. C'est une chanson francisée dont le thème primitif se trouve, chez nous, dans notre bon vieux patois du Jorat, ainsi que dans les chants et coraules de la Gruyère. Voici la chanson de Fabre d'Eglantine :

*Il pleut, il pleut, bergère
Presse tes blancs moutons,
Allons à la chaumière,
Bergère vite allons !
J'entends sur le feuillage
L'eau qui tombe à grand bruit,
Voici venir l'orage
Voici l'éclair qui luit !*

*Entends-tu le tonnerre ?
Il roule en approchant.
Prends un abri, bergère,
A ma droite en marchant.
Je vois notre cabane,
Et, tiens ! — voici venir
Ma mère et ma sœur Anne
Qui vont l'étable ouvrir.*

— *Bonsoir, bonsoir, ma mère,
Ma sœur Anne, bonsoir !
J'amène ma bergère
Près de vous pour ce soir.
Va te sécher, ma mie ;
Auprès de nos tisons,
Sœur, fais-lui compagnie ;
Entrez, petits moutons.*

*Soignons bien, ô ma mère,
Son tant joli troupeau ;
Donnes plus de litière
A son petit agneau.
C'est fait ! Allons près d'elle.
Eh bien ! donc, te voilà !
En corset qu'elle est belle !
Ma mère, voyez-là !*

*Soupons. Prends cette chaise,
Tu seras près de moi ;
Ce flambeau de mélèze
Brûlera devant toi,
Goûte de ce laitage.
Mais... tu ne manges pas ?
Tu te sens de l'orage ;
Il a lassé tes pas.*

*Eh bien ! Voilà ta couche :
Dors-y jusqu'au jour.
Laisse-moi sur ta bouche
Prendre un baiser d'amour !
Ne rougis pas, bergère ;
Ma mère et moi, demain,
Nous irons chez ton père
Lui demander ta main.*

Et voici la même chanson, beaucoup plus ancienne, en patois du Jorat, d'un auteur inconnu :

*Ma galésa hermaillira
Rapertse ton tropi
Qu'est lez, dans la brüyra ;
Ne chaay fâ pas me bi.
Où ton dessus cliaux brautsé
Pliaaudré sens arrêta ?
Ora, la ni s'avancé,
A l'otto faut reintra.*

*Va donc liauba ta modze,
Teis tchivré et teis mutons !
Et pour ton parapliodze
Relaaiva teis gredons.
Fa on teimps de déludzo ;
Ye tonne seins botsi ;
Et fâ dé cliaaux èludzo
Que nos fant verré bi.*

*Ah ! mon Diu, lo tounerro.
Vint ora dé tsesi
Sus la grandze à Djean Pierro...
Y a dé qué s'épouairi !
Mamya preinds coradzo !
Nos seins bientout avau ;
On vaay dza lo velâdzo,
Lo mothy et l'otto.*

*Djeanno, le plie âmâblio
Dé tis leis vaulotons,
Fâ eintra deins l'étrâblio
Seis tchivré et seis mutons.
L'apporté à sa Djosetta
Lo pan avouy lo fru,
La tsair et la motetta
Lo burro et lo quegnu.*

*Devite tei, Djosetta !
Meins de geina avouy nos...
Pas mez, ma Colombetta,
Que se tira tsi vos.
Mon Diu ! que t'is galésa,
Dévetia et détsau !
Que te vas ître à l'aisa
Dein ci bon llit bein tsau !*

*Vu dévesa on iadzo,
Mei, seimplio bovairon,
Per tsi vos, dé mariadzo
Por on accordaairon.
Vudry que te vegnissa
Demeura avouy nos,
Et que te chaay restissa
Lo risto de teis dzos.*

— Mâ lo vie bein on iadzo,
Djanno, mon boun ami,
Quand nos saareins ein adzo,
Ne demando pas mi.

— Su conteint, ma mignonna,
Seins rein me désirâ
Ton cœur fâ ma fortuna
Faut lo mé conserva.

Ora, adiû, ma Djosetta,
Faut nos allâ cutsi.
Dors bein deins ta cutsetta
Et bailliens no on baiçi.

D'autres versions, dit Alfred Cérésale, en patois du Jorat ou de France, existent peut-être. Quoi qu'il en soit, la romance française de Fabre d'Eglantine est la cadette — et de beaucoup. Elle a sans doute trouvé son inspiration dans la poésie populaire de notre pays.



Si vous allez...

... à Montpreveyres, au pays des « Rossignolets », vous trouverez un village charmant, dans une situation d'où l'on jouit d'une vue étendue. Il y avait autrefois un prieuré, avant 1160 déjà, qui dépendait du monastère du Mont-Joux, soit du Grand-Saint-Bernard. La cure existe sur l'emplacement de l'ancien château, soit de la maison du prieuré, qui, vu l'insécurité, avait dû être fortifiée. On peut admettre que la création de ce prieuré devait répondre au besoin d'un relais, dans une contrée qui, à l'époque, était moins accueillante qu'aujourd'hui. Montpreveyres eut entre autres comme prieur Nicolas de Watteville, qui fut un homme très distingué. Il fut aussi la patrie du pasteur historien Plantin. L'un de ses pasteurs, dont on voit les armes dans la délicieuse chapelle de Ropraz, Jean-Noé Clavel, n'avait pas froid aux yeux ; il osa faire une réserve en signant la formule du consensus, imposé par LLEE. Sous son ministère, au début du XVIII^e siècle, le capitaine Claude Clavel, qui se battit à Sins, puis à Villmergen, où il fut blessé, donna pour l'église de Montpreveyres une coupe, actuellement au musée, pour avoir été « conservé dans la bataille du pont de Seis et guéri de sa blessure, qu'il a reçue dans celle de Filimergue, en 1712 ».

Ad. Decollogny.

Tote lè dzein de sorta l'ant (quemet lâi diant) on **livret de dépôts** à la

Banqua Cantonala Vaudoise